

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence vous devez obtenir l'autorisation de son exploitation auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Après la (les) représentation(s) la troupe ou l'organisateur doit s'acquitter des droits d'auteur. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions, financières et administratives.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs. Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Maman pète les plombs (Marie Laroche-Fermis)

n° enregistrement SACD 205884 - 21 septembre 2007

Françoise Rivet	La mère
Hubert Rivet	Le père.
Lise Rivet	La fille
Thibaud Rivet	Le fils
Gilberte	La cousine de Hubert
Ginette	L'amie de Françoise
Fanfan	L'amie de Thibaud
Maurice(tte)	L'ancien collègue de travail de Françoise et Ginette
Marcellin	Le jardinier
Nathalie Leroux	L'inspectrice des impôts
Paul Tournier	Le collaborateur de Hubert

Décor

Un jardin d'hiver. Meubles de véranda. Beaucoup de plantes vertes. Une baie vitrée donnant sur le jardin extérieur.

ACTE 1

Françoise Rivet entre, un bouquet de roses de son jardin à la main, suivie de Marcellin, le jardinier. Il est affublé de tics, ce qui lui fait faire des gestes saccadés. Il porte un panier de pommes de terre et Il y a toujours une ou deux qui tombe et qu'il ramasse.

MARCELLIN - Je les mets où, les patates, madame Rivet ?

FRANÇOISE - Mais comme d'habitude, mon petit Marcellin, dans la cave, avec les autres.

MARCELLIN - Ah ben oui...

FRANÇOISE - Attends, je vais t'aider. Calme-toi, sinon ce sera pire.

Elle l'aide à ramasser ses pommes de terre.

MARCELLIN (*à chaque fois qu'elle lui en donne une.*) - Merci... merci

Il sort. Lise, la fille, arrive.

LISE - Bonjour maman.

FRANÇOISE - Lise, ma chérie ! C'est gentil de passer nous voir.

LISE - Thibaud est là ?

FRANÇOISE - Non, ton frère est en stage chez Morand, l'architecte. Par contre, ton père est à la maison. Il faut dire qu'hier, il a eu une journée de fou. Il est rentré tard alors aujourd'hui, il a décidé de faire agence buissonnière. Tu as vu mes roses ? Elles sont superbes, non ?

LISE (*d'une voix morne*) - C'est vrai... elles sont magnifiques...

FRANÇOISE – Oh... dis donc, toi... ça n'a pas l'air d'aller.

LISE - Si si...

Marcellin revient.

MARCELLIN - Voilà ! C'est fait ! Oh ! Mademoiselle Lise... (*Ses tics s'amplifient.*)

FRANÇOISE - C'est « madame » maintenant, plus « mademoiselle ».

MARCELLIN - Oh... pardon.

LISE (*elle l'embrasse*) - Bonjour Marcellin. Ce n'est pas grave, je t'assure. J'aimerais bien être encore « mademoiselle »

FRANÇOISE - Marcellin, va donc ramasser quelques courgettes. Ensuite, tu les mettras dans le bac à légumes du frigo, tu seras gentil.

MARCELLIN - Bien sûr. Au revoir, mademoiselle Lise... Euh, pardon, "madame" Lise.

LISE - Au revoir !

Il sort.

FRANÇOISE - Tu veux bien m'expliquer ce que tu as voulu dire par « j'aimerais bien être encore mademoiselle » ?

LISE - Oh... laisse tomber... ça va, je t'assure.

FRANÇOISE - Allez ! Pas avec moi ! Je te connais comme si je t'avais faite.

LISE - Maman !... C'est très drôle...

FRANÇOISE - Viens un peu par ici et dis-moi tout. Ou plutôt non ! Ne dis rien, je sais : tu t'es disputée avec Julien !

LISE - Alors là, il n'y a aucun risque... On mange avec Julien, on dort avec Julien, on se promène avec Julien, on fait des tas de choses avec Julien mais... on ne se dispute jamais avec Julien.

FRANÇOISE - On dirait que tu le regrettes !

LISE - Evidemment ! C'est exaspérant ! J'en ai assez de sa bonne humeur perpétuelle. Tout va toujours bien ! C'est à chaque fois la même phrase : « ça pourrait être pire. Il faut positiver ».

FRANÇOISE - Eh bien mais... je ne vois pas ce qui te contrarie !

LISE - Tu n'imagines pas ce que c'est énervant quelqu'un qui ne s'énervé jamais !

FRANÇOISE - J'en ai entendu des bêtises dans ma vie mais alors là, tu viens de sortir la perle des perles !

LISE - Et pourtant c'est vrai : jamais un mot plus haut que l'autre, toujours optimiste et en plus, constamment aux petits soins.

FRANÇOISE - De quoi te plains-tu ? C'est un mari prévenant.

LISE - Eh oui. C'est un mari... C'est bien ce que je lui reproche.

FRANÇOISE - Ça c'est la meilleure ! C'est toi qui as insisté pour qu'il t'épouse ! Il ne se passait pas un jour sans que tu parles mariage !

LISE - Et comme d'habitude, il a fait ce que je voulais !

FRANÇOISE - Et alors ? C'est si grave ?

LISE - Mais bien sûr ! Ça prouve qu'il n'a aucun caractère, qu'il est influençable et incapable de prendre une décision tout seul.

FRANÇOISE - Et vlan, le voilà habillé pour l'hiver !

LISE - En attendant notre vie est d'une platitude....

FRANÇOISE - Fais quelque chose de grave ! Je ne sais pas, moi... Euh... brûle son pull préféré en le repassant... prends un amant... ou pire, emboutis sa voiture ! Ça, les hommes, ça les rend dingues !

LISE - Pourquoi tu me dis ça ?

FRANÇOISE - Puisque ça te manque tant, provoque-le, comme ça tu l'auras, la scène de ménage dont tu rêves !

LISE - Tu exagères tout. Je n'ai jamais dit que je voulais en arriver là. Non, juste une petite dispute de temps en temps.

Hubert Rivet arrive.

HUBERT - Oh ! Qui je vois ! Ma Liseronnette adorée !

LISE - Bonjour mon papounet. *(Ils se serrent l'un contre l'autre, s'embrassent.)*

FRANÇOISE - Mon Dieu que vous êtes niais tous les deux !

HUBERT - Laisse-la se moquer. Elle est jalouse parce que son mari embrasse la plus jolie fille du monde.

FRANÇOISE - Et la plus bizarroïde aussi... Quand tu sauras ce qu'elle reproche à Julien !

HUBERT - Désolé, tu me diras ça plus tard parce que là, je n'ai pas le temps.

FRANÇOISE - Tu pars ?

HUBERT - Oui. Je dois aller au bureau.

FRANÇOISE - Oh non ! Tu m'avais dit que tu restais à la maison aujourd'hui...

HUBERT - J'ai une affaire à régler. Urgente et délicate.

FRANÇOISE - Mais, Tournier est là pour ça...

HUBERT - Tournier ! Tu le connais, il est incapable de s'en sortir tout seul. D'ailleurs, c'est lui qui m'a appelé au secours ! Que veux-tu, il faut que j'y aille..

FRANÇOISE - Je te rappelle que ta cousine arrive tout à l'heure.

LISE - Quelle cousine ?

HUBERT - Ma cousine Gilberte.

FRANÇOISE - Ton père l'a invitée pour la semaine ! Et vu le sujet de ses conversations habituelles, ça va être gai !

HUBERT - Oh, quand-même, vous trouverez bien toujours à papoter...

FRANÇOISE - C'est sûr... Les propos d'une vieille fille coincée, c'est passionnant...

HUBERT - C'est la première fois que je l'invite pour quelques jours....

FRANÇOISE - Quelques heures m'auraient suffi.

HUBERT - Que veux-tu... c'est la famille... Bon, j'y vais, au revoir mon Liseron, à bientôt !

LISE - Je t'aime, mon papounet !

HUBERT (*à sa femme*) - Ne fais pas la tête, ma chérie ! Si je pouvais éviter d'y aller... Tu penses bien...

FRANÇOISE - En attendant, je ne sais pas comment l'agence tournerait sans toi. Tournier est bien gentil mais tellement timoré.

HUBERT - Que veux-tu, je suis comme Zorro, on a besoin de moi et j'arrive !

Ils s'embrassent. Hubert sort.

LISE - Vous êtes trop mignons tous les deux.

FRANÇOISE - Mais Julien et toi aussi, vous êtes très mignons. Allons, reconnais que tu y vas un peu fort. Tu ne peux pas lui reprocher d'être trop gentil !

LISE - C'est vrai... Mais à la longue, je t'assure que c'est agaçant. Ca... et puis aussi le reste...

FRANÇOISE - Le reste ? C'est quoi, encore ?

LISE - Il ne rince jamais la baignoire ! Il y a plein de poils... Et il laisse toujours la lunette des toilettes relevée ! Et alors, le fin du fin, « chérie, je ne trouve pas mon T-shirt. Il n'est pas dans l'armoire. Viens voir... », alors qu'il a le nez collé dessus !

FRANÇOISE - C'est vrai qu'à côté de ça, les grandes catastrophes de ce monde ne sont que des anecdotes complètement insignifiantes !

LISE - Tu pourrais comprendre, quand-même !

FRANÇOISE - Eh bien non ! Je ne comprends pas ! A mon époque, il n'y avait pas de période d'essai. On pouvait avoir des surprises, mais vous, vous avez déjà vécu ensemble presque deux ans avant de vous marier.

LISE - Ce n'était pas pareil...

FRANÇOISE - Je vois... Avant, tu ramassais ses poils avec amour et tu versais une larme émue en les jetant dans la poubelle. Aujourd'hui, ce sont bêtement des vilains poils de mari que bobonne a la corvée de ramasser derrière lui.

LISE - Tu peux te moquer. Bien sûr, toi tu es tombée sur papa et lui il est...

FRANÇOISE - Il est comme les autres ! Qu'est-ce que tu crois !

LISE - En quelque sorte, il faut que je me résigne ? C'est ça ?

FRANÇOISE - Tout de suite les grands mots ! Résignation : non, indulgence : oui. La bonne nouvelle étant qu'on en fait ce qu'on veut, quoi qu'ils en pensent. Un mari fréquente les amis que sa femme a choisis ! Le costume dont il a tant envie, il ne l'aura que s'il plait à sa femme ! Quant aux vacances, il ne les passera jamais à la montagne si son épouse préfère la Côte d'azur ! Même Napoléon a eu sa Joséphine !

LISE - C'est assez vrai ce que tu dis. Et puis je l'aime, mon Julien.

FRANÇOISE - Et lui, il t'adore ! Même enrhumée, emmitouflée dans une vieille robe de chambre, les yeux rougis et la goutte au nez , même vieille et ratatinée, il t'aimera toujours. Et ça, tu vois, ça vaut tout l'or du monde.

LISE - Oh ! Maman ! Je voudrais tant qu'on soit comme toi et papa...

FRANÇOISE - Vous le serez, j'en suis convaincue. Le temps arrange bien des choses. On devient moins exigeant, plus compréhensif et puis... on vieillit en même temps. On a des rhumatismes en commun ! Avant, quand on se levait le matin, on se disait « bonjour mon amour, tu as rêvé de moi, j'espère ? ». Maintenant, c'est « comment ça va ce matin ? Ton épaule ? Ton genou ? Ton dos ? », une check-list, quoi ! La passion a cédé la place à un amour plus profond, plus serein, plus reposant. Finies les grandes scènes de ménage !

LISE - De toute façon, je suppose qu'il n'y aurait plus de réconciliation sur l'oreiller...

FRANÇOISE - Ah ! Parce que tu crois qu'on ne... plus ?

LISE - Ben...

FRANÇOISE - Eh bien si, figure-toi ! C'est moins souvent qu'avant et il y a certaines acrobaties qu'on évite. Enfin... en ce qui concerne ton père parce que moi, je suis restée assez souple. Et il faut que je le sois parce que lui, il est de plus en plus raide. Je parle évidemment de son dos ! C'est pas compliqué : il faut envoyer sa demande au moins huit jours avant et avec accusé de réception si on veut avoir une réponse.

LISE - Oh ! Maman ! Tu n'es pas croyable !

Une voiture s'arrête. Les portières claquent. La mère regarde par la baie vitrée.

FRANÇOISE - Tiens, voilà la cousine ! Le taxi vient de la déposer. Tu vois, elle, elle n'a jamais ramassé que ses propres poils mais... elle est seule !

LISE - Je vais l'aider pour ses valises (*elle sort*).

Le téléphone sonne.

FRANÇOISE - Allô !... Ah ! C'est vous, Tournier ? ... Vous voulez parler à Hubert ? Mais il n'est pas là, puisqu'il est à l'agence... ... C'est vous-même qui lui avez demandé de venir !... Il est forcément dans son bureau... Eh bien, allez voir ! (*Elle attend. La cousine et la fille entrent avec les valises. Elle se tourne vers les deux femmes et leur dit bonjour un petit signe. Elle parle à nouveau au téléphone*) - Ah ! Vous l'avez trouvé ! Eh bien, vous voyez ! Avouez que vous êtes sacrément distrait... Au fait, passez-le moi... ... Comment ça, vous ne pouvez pas ?... ... Ah : Il est déjà en ligne ? Bon, laissez, vous lui direz seulement que sa cousine est bien arrivée... Mais non, il n'y a pas de mal... Au revoir. (*Elle raccroche. A sa fille.*) - N'importe quoi ! Tournier perd la tête : il demande après ton père alors qu'il est dans le bureau d'à côté ! (*A Gilberte.*) - Alors, le trajet s'est bien passé ?

GILBERTE - C'était épuisant... Heureusement que je viens me reposer un peu.

FRANÇOISE - Votre domicile est à combien de kilomètres, déjà ?

GILBERTE - Vingt-quatre !

FRANÇOISE - C'est bien ce qui me semblait... Quelle aventure...

GILBERTE - Et puis le taxi était très inconfortable.

LISE (*à part, à sa mère*) - Ça m'étonnerait, c'était une grosse Mercedes...
Bon, moi j'y vais. Au revoir, cousine Gilberte !

GILBERTE (*vexée*) - Tu pars déjà ? Je ne t'aurai pas vue longtemps...

FRANÇOISE - Attends, je t'accompagne jusqu'à ta voiture (*Elles sortent toutes les deux.*)

GILBERTE - Après un pareil voyage, j'aurais pu avoir un accueil un peu plus chaleureux... (*Elle reste plantée avec ses valises*)

Marcellin revient avec un panier de courgettes.

MARCELLIN - Madame Rivet est pas là ?

GILBERTE - Non !

Gilberte le regarde fixement car il est plein de tics mais plus elle le regarde, plus il se trouble et plus les tics deviennent forts La tante croit qu'il lui fait de l'œil. Elle est offusquée, détourne le regard (« oh ! C'est une honte ! Mon Dieu ! » etc.). Les gestes saccadés de Marcellin lui font échapper des courgettes. Il les ramasse, en tient une.

MARCELLIN - Elle est belle ma courgette, hein ?

GILBERTE - Je vous en prie !!!

MARCELLIN - Vous pouvez la tâter. Elle est très ferme. Ca, c'est de la belle courgette !

GILBERTE (*elle se signe, s'enfuit vers la chambre sans ses valises*) - Jésus Marie Joseph !

Françoise revient.

FRANÇOISE - Allons bon ! Où elle est ?

MARCELLIN - C'est la dame qui était là que vous cherchez ?

FRANÇOISE - Oui, mademoiselle Gilberte, c'est la cousine de mon mari.

MARCELLIN - Elle est partie par là, comme si elle avait peur.

FRANÇOISE - Peur de quoi ?

MARCELLIN - Je sais pas... des légumes peut-être...

FRANÇOISE - Des légumes ? Marcellin, allons, ne dis pas n'importe quoi !
Tiens, sois gentil, va me ramasser quelques haricots et puis tu pourras rentrer.

MARCELLIN - Cet après-midi, je viendrai enlever les mauvaises herbes. Y en a plein vers les salades.

FRANÇOISE - C'est bien. (*Marcellin s'en va.*) Bon, je n'ai plus qu'à lui apporter ses valises.

Elle va pour les prendre mais à ce moment, Gilberte revient de la chambre. Elle hésite, regarde et finalement s'avance.

GILBERTE - Il est parti ?

FRANÇOISE - Qui donc ?

GILBERTE - L'espèce d'énergumène qui était là.

FRANÇOISE - Vous voulez parler de Marcellin ?

GILBERTE - Je ne veux pas connaître le nom de cet individu !

FRANÇOISE - Quoi ?

GILBERTE - Et un individu peu recommandable...

FRANÇOISE - Marcellin ? C'est une crème ! Il m'aide pour le jardin, ça me rend service et ça lui fait du bien.

GILBERTE - Il m'a tenu des propos... déplacés !

FRANÇOISE - A vous ?

GILBERTE - A moi, parfaitement !

FRANÇOISE - Vous avez mal interprété ses paroles, j'en suis sûre... Il est un peu simple mais très gentil.

GILBERTE - C'est ce que vous croyez !

FRANÇOISE - Mais que vous a-t-il dit exactement ?

GILBERTE - Il est hors de question que je profère de telles horreurs ! Et je vous prierais de ne pas insister.

FRANÇOISE - Comme vous voudrez... Bon, venez vous installer (*Elle soulève les valises.*) - Bon sang ! Mais qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

GILBERTE - Eh bien mais... mes provisions.

FRANÇOISE - Vos provisions ? Mais de quoi ?

GILBERTE - Je ne consomme que du biologique. Toute cette nourriture frelatée de supermarché, je n'en veux pas.

FRANÇOISE - Les légumes viennent de mon jardin. La viande de chez mon boucher. Quant au pain...

GILBERTE - Alors ça, je ne veux pas le savoir ! Chez moi, je mange sain. Et je ne veux pas me détraquer l'estomac et l'intestin pendant que je suis chez vous.

FRANÇOISE - Je vois...

GILBERTE - Je ne dis pas ça pour vous vexer, bien entendu.

FRANÇOISE - C'est une évidence...

GILBERTE - Et je ne vous empêche pas de vous nourrir selon vos habitudes. Mais moi, je m'en tiendrai aux miennes. Aussi, je vous serais reconnaissante de me faire mes petits plats à part.

FRANÇOISE - Ce sera avec plaisir, chère Gilberte (*A part.*) - je m'en voudrais de te faire éclater la boyasse, vieille tordue !

GILBERTE - Pardon ?

FRANÇOISE - Je disais, « il faudra que je le fasse, bien entendu »

Elles partent vers les chambres.

Hubert Rivet revient. Il a l'air tendu, soucieux, se verse un verre, s'assoit dans un fauteuil.

Son fils Thibaud arrive.

THIBAUD - Salut papa. Eh bien dis donc, je te suivais, je t'ai fait des appels de phares mais tu n'as pas réagi.

HUBERT (*il bondit*) - Tu me suivais !!! Qui t'a dit de me suivre ?

THIBAUD - Eh ! Du calme ! Personne. Je revenais du bureau d'architecte.

HUBERT - Quel architecte ?

THIBAUD - Ben... Morand ! Mon stage !

HUBERT - Ah oui, ton stage... Excuse-moi, c'est qu'on a beaucoup de travail à l'agence, j'en reviens et...

THIBAUD - Et là, tu reviens de l'agence directement ?

HUBERT - Oui... Tout à fait. Pourquoi tu prends cet air ahuri ?

THIBAUD - Parce que tu étais sur la rocade sud. Ce n'est pas le chemin.

HUBERT - Pas le chemin, pas le chemin... J'en ai assez de la rocade nord, tu veux que je te dise. Le nord, toujours le nord... alors aujourd'hui, j'ai pris le sud.

THIBAUD - Oui... mais c'est carrément à l'opposé...

HUBERT - Et qu'est-ce que ça peut te faire, hmmm ? Est-ce que je te demande par où tu reviens ! C'est quand-même pas à mon âge que je vais justifier mon itinéraire ! C'est un monde !

Françoise revient des chambres

FRANÇOISE - Ah ! Hubert, tu es rentré !... Oh ! Mais toi aussi, mon grand, tu es là. Alors ce stage, ça se passe toujours aussi bien ?

THIBAUD - Oui. On travaille sur le projet de lotissement et il m'y associe complètement.

FRANÇOISE - Dis donc, c'est intéressant, on est fier de toi, n'est-ce pas, Hubert ?

HUBERT (*qui a le nez dans son agenda*) - Hein ? Quoi ?

FRANÇOISE - Tu es complètement dans la lune !

HUBERT (*toujours absent*) - Mais non... quelle idée...

FRANÇOISE - Vraiment ? Au fait, comment trouves-tu ma nouvelle robe ? (*elle fait un clin d'œil à son fils*)

HUBERT (*qui ne la regarde toujours pas*) - Bien... très bien...

FRANÇOISE - Elle n'est pas trop décolletée, ou un peu trop courte ?

HUBERT (*la regardant distraitement*) - Mais non, c'est parfait.

FRANÇOISE (*se plantant devant lui*) - Parfait, en effet ! D'autant que je suis en jogging ! A part ça, tu n'es pas distrait... Tu es sûr que tout va bien ?

HUBERT - Tout va on ne peut mieux.

FRANÇOISE - Je ne peux pas en dire autant ! Ta cousine est une calamité !

HUBERT - Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

FRANÇOISE - Elle accuse Marcellin de lui avoir fait des avances !

THIBAUD - N'importe quoi !

FRANÇOISE - Je ne te le fais pas dire. C'est sûrement son célibat avancé qui la travaille. De plus, elle s'est amenée avec une pleine valise de nourriture.

HUBERT - Pour nous ?

FRANÇOISE - Mais non ! Pour elle ! « Des aliments issus de la production biologique », uniquement. Il paraît qu'ici, elle risquerait l'indigestion et la colique ! Bref, elle a déclaré la guerre à notre malbouffe.

HUBERT - Elle ne reste qu'une petite semaine.

FRANÇOISE - Sept jours interminables, tu veux dire ! Mais quelle idée tu as eue ?

HUBERT - Ce n'est pas la mer à boire.

FRANÇOISE - Non, c'est la cousine à se farcir ! Au fait, et à l'agence ?

HUBERT - L'agence ? Ah ! Oui... Eh bien... Ce n'est pas encore ça mais... ça s'arrange... doucement... l'immobilier n'est plus ce qu'il était.

FRANÇOISE - A propos, Tournier est complètement à côté de ses pompes. Il t'a appelé ici alors que tu étais dans ton bureau !

HUBERT (*affolé*) - Tournier !!! Il a appelé ici !!!

FRANÇOISE - Oui...

HUBERT - Ici... Là ? Tu veux dire chez nous ?

FRANÇOISE - Evidemment... quand je dis ici, c'est ici, quoi !

THIBAUD (*à son père*) - Il est distrait, dis-donc, pour ne pas t'avoir vu ?

HUBERT - C'est que... C'est un grand malade !...

FRANÇOISE - Ah bon ?

HUBERT - ...De la mémoire. Il m'inquiète. D'ailleurs, c'est pour ça que je passe beaucoup de temps à l'agence... Il y a des matins où il ne souvient plus de ce qu'il a fait l'après-midi... Tu te rends compte !

THIBAUD - Ça ne serait pas plutôt le contraire ?

HUBERT - Hein ?

THIBAUD - « l'après-midi il ne se souvient plus de ce qu'il a fait le matin ». Tu as dit l'inverse !

HUBERT - C'est possible...

FRANÇOISE - C'est parce que ton père est surmené. (*A son mari.*) - Oh mon pauvre chéri, j'imagine que ce doit être un souci...

HUBERT - C'est le moins qu'on puisse dire mais que veux-tu...

FRANÇOISE - Et moi qui en rajoute en me plaignant de ta cousine. En tout cas, heureusement que tu es rentré déjeuner... C'est que je ne sais pas quoi lui dire, moi ! (*Elle part côté cuisine*) - Allez la prévenir qu'on passe à table dans une dizaine de minutes.

Le père et le fils commencent à partir côté chambre lorsque le téléphone sonne. Hubert se précipite sur le téléphone.

HUBERT - Laisse ! Je réponds. Vas-y, je te rejoins.

Le fils sort côté chambre.

HUBERT - Allô ! Ah ! C'est toi, ma Lison... Oui... Ah alors, si tu as peur... Mais bien sûr, voyons, ça va rappeler le bon vieux temps... Je vais le dire à ta mère. Elle va être ravie... A ce soir (*Il raccroche.*)

Thibaud revient.

HUBERT - Je viens d'avoir ta sœur au téléphone. Elle couchera à la maison ce soir et demain. Julien part en séminaire pour deux jours et elle a peur, la nuit toute seule.

THIBAUD - Dans un deux pièces !

HUBERT - Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre... Et ma cousine ?

THIBAUD - Elle nous rejoindra dans quelques instants. Elle n'a pas fini de déballer ses « petites affaires ».

Ils partent vers la cuisine. Gilberte arrive des chambres au moment où Marcellin revient du jardin avec les haricots. Il pose le panier sur un guéridon.

MARCELLIN - C'est les haricots!

Gilberte, pétrifiée, le regarde fixement. Marcellin est mal à l'aise, redouble de tics et essaye de prendre une contenance. Il prend un haricot avec un petit sourire fiérot, le montre à Gilberte.

MARCELLIN - Les haricots sans fil !

Gilberte ouvre la bouche, les yeux exorbités, semble manquer d'air et fait « Oh ! » d'un air indigné. Marcellin, vaguement apeuré recule doucement et par gestes lui fait comprendre qu'il va partir.

MARCELLIN - Au revoir, mademoiselle Gilberte...

Il sort.

GILBERTE (*la main sur le cœur*) - Et en plus, il m'a appelée par mon prénom !!! Oh ! Mon Dieu ! Protégez-moi ! (*Elle part en courant vers la cuisine*).

TEMPS MORT CORRESPONDANT AU REPAS.

Tous reviennent. Françoise porte un plateau avec le café.

GILBERTE - Je vais aller m'allonger un moment. Mon blé n'était pas assez cuit, il me pèse sur l'estomac !

FRANÇOISE - J'ai pourtant respecté le temps de cuisson marqué sur le paquet...

GILBERTE - Alors, ça doit venir de votre eau ! Elle est sûrement trop calcaire. Après, on s'étonne si on a des calculs dans la vésicule biliaire !

Elle part dans sa chambre.

FRANÇOISE (*au mari*) - Non mais, tu entends ça ! Dire des âneries pareilles !

THIBAUD - Ben dis donc !

HUBERT - Oui... Là, j'avoue que ça me laisse sans voix...

Ils boivent le café..

HUBERT - Bon... Ce n'est pas le tout mais il faut que j'y retourne.

FRANÇOISE - Encore ! Et tu vas rentrer tard ?

HUBERT - Non, c'est une histoire de deux ou trois heures, maximum...

FRANÇOISE - Quand-même !

THIBAUD - Moi aussi, j'y vais, maman.

HUBERT - Ne t'en fais pas, ma chérie, Gilberte va faire la sieste pendant au moins deux heures...

FRANÇOISE - Tu as raison... J'ai un peu de répit. Et puis, il y a ma copine Ginette qui doit passer me voir cet après-midi.

THIBAUD - Et ce soir, on sera tous là !.

Ils se disent au revoir. Hubert et Thibaud s'en vont. Françoise débarrasse, s'occupe des nombreuses plantes en chantonnant.

Un toc toc sur la baie vitrée. Une fille entre.

FRANÇOISE - Oui ? C'est pourquoi ?

FANFAN - Bonjour madame Rivet. Je voudrais vous parler !

FRANÇOISE - Ah bon ? Je vous en prie, entrez...

FANFAN - Vous avez l'air d'être en pleine forme... Je m'y attendais pas...

FRANÇOISE - Pardon ?... je ne comprends pas très bien...

FANFAN - On dirait pas que vous êtes malade.

FRANÇOISE - C'est parce que je ne le suis pas ! Voilà ! Je me porte comme un charme !

FANFAN - En vous voyant, c'est bien ce qu'il m'a semblé. *(Elle reste un instant dubitative.)* - Ça y est ! Je pige tout ! Vous avez pas honte !

FRANÇOISE - Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend !

FANFAN - Pas la peine d'essayer de m'embrouiller. Quand je pense que je prenais pitié et que j'osais pas venir ! Une malade, ça force le respect... Mais je vois que vous le roulez dans la farine, mon pauvre biquet !

FRANÇOISE - Comment !! Mais de quoi parlez-vous ?

FANFAN - Je suis lucide, pire que madame Soleil ! J'ai tout compris ! Et mon pauvre biquet, il est tellement sensible ! Comme il me dit « que veux-tu, ma Fanfan - Fanfan, c'est moi - je peux pas la quitter, j'aurais trop mauvaise conscience ».

FRANÇOISE - Mais... mais... qui est « biquet » ?

FANFAN - Votre mari !... Pour l'instant...

FRANÇOISE - Mon mari !!!

FANFAN - Je suis sa maîtresse.

FRANÇOISE - Ahhhhhh !!!!

FANFAN - Depuis plus de six mois.

FRANÇOISE - Non !!!

FANFAN - Si ! Et j'en ai assez de jouer les seconds rôles. Je veux qu'il divorce et lui aussi il voudrait bien mais il ose pas vous quitter puisque vous lui faites croire que vous êtes malade ! Déjà, il vous a épousée contraint et forcé, oui, parfaitement, sinon il serait passé pour un sans cœur et vous,

vous voulez lui ruiner sa vie ! Vous jouez les mourantes et dès qu'il a le dos tourné, vous chantonnez en arrosant vos plantes !

FRANÇOISE - C'est un cauchemar...

FANFAN - Et c'est que le début ! Quand je vais lui dire, il va vous jeter comme une vieille serpillière !

FRANÇOISE - Mais... je n'ai jamais fait semblant d'être malade ! Qu'est-ce que vous me chantez là ! Vous êtes complètement folle !

FANFAN - On dirait que vous êtes sincère...

FRANÇOISE - Evidemment que je le suis ! C'est quoi, cette histoire ?

FANFAN - Ah... mais alors... attendez un peu... Ah ! La vache ! Il nous trompe toutes les deux !

FRANÇOISE - Mais qu'est-ce que vous dites encore !

FANFAN - Vous, c'est normal. Largement la cinquantaine... et puis alors, pas très affriolant le jogging... j'ose pas imaginer la chemise de nuit en pilou, le bigoudi du matin et le bœuf en daube du dimanche...

FRANÇOISE - Quoi !!!

FANFAN - Mais moi... je comprends pas. Je fais tout comme il aime ! Les dessous dentelle rouge et noir - c'est son vice - le strip-tease en apéritif. Et puis, je suis comme les scouts, toujours prête ! C'est qu'il a de l'appétit, mon biquet... Ah ! Faut pas lui en promettre... Il est insatiable côté polissonneries, je vous dis pas...

FRANÇOISE - Insatiable, mon mari ! Mais c'est impossible !

FANFAN - Impossible... impossible... pas avec moi, en tout cas... Remarquez, avec vous, je comprends qu'il soit pas très gourmand.

FRANÇOISE - Non mais dites donc !

FANFAN - Ca se voit au premier coup d'œil que vous êtes pas une affolante...

FRANÇOISE (*abattue*) - Ah bon...

FANFAN - C'est pas votre faute. Vous avez pas le gabarit. N'empêche... il faut pas avoir beaucoup de fierté pour accepter qu'il vous garde par pitié !

FRANÇOISE - Et il ne faut pas avoir beaucoup de cervelle pour croire un amant qui vous raconte qu'il ne peut pas quitter sa femme parce qu'elle est malade ! Vous n'êtes qu'une gourde !

FANFAN - Je répondrai même pas à l'insulte... J'ai le respect des aînés.

FRANÇOISE - Vous savez ce qu'ils vous disent, les aînés !

FANFAN - Vieille et acariâtre... Ah ! Il a touché le gros lot, mon pauvre biquet ! Y a vraiment des choses qu'on comprend pas.

FRANÇOISE - Il y en a une que vous allez comprendre et pas plus tard que tout de suite : c'est votre douleur si dans un centième de seconde vous êtes encore là ! Fichez-moi le camp et plus vite que ça sinon je ne réponds plus de rien !

FANFAN - Et violente, en plus !

FRANÇOISE (*elle brandit le sécateur*) - Ahhh !!!!

FANFAN (*tout en regagnant rapidement la sortie*) - Il m'a menti, c'est vrai mais c'est parce qu'il se croit obligé de rester ! O-bli-gé, vous m'entendez ! En tout cas, espérez pas que je vous le laisse, foi de Fanfan. J'y tiens trop, à mon biquet ! (*Elle sort.*)

Françoise s'effondre en sanglots sur le canapé. Son amie Ginette arrive.

GINETTE - Ben... Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as appris une mauvaise nouvelle ?

FRANÇOISE - Pire que ça...

GINETTE - Pire qu'une mauvaise nouvelle !!! Je vois pas... (*Françoise continue de pleurer. Ginette lui donne un mouchoir.*) - Ça a un rapport avec la fille que j'ai vue sortir d'ici ?

FRANÇOISE (*redoublant de sanglots*) - C'est la maîtresse d'Hubert !

GINETTE - Ton mari a une maîtresse !

FRANÇOISE - Oui... Tu te rends compte ! J'aurais mis ma tête à couper tellement j'étais certaine qu'il était fidèle... Il ne se passe pas un jour sans qu'il me dise qu'il m'aime... Dans la rue, on se tient par la main comme avant. On n'a même pas besoin de se parler, on se regarde et on se comprend ... Quand je pense qu'il me trompe... Et avec une jeune, évidemment !

GINETTE - J'arrive pas y croire... C'est pas possible ! Pas lui !

FRANÇOISE - Il me fait croire qu'à cause de son âge, il n'a plus la vigueur d'avant. Tu parles ! Toute son énergie, il la dépense avec cette fille en body de dentelle rouge et noir ... Et moi qui essayais de raviver ses ardeurs avec ma musique douce en fond sonore, mes petites bougies et mon déshabillé bleu ciel même pas transparent... J'ai dû être pitoyable...

GINETTE - J'en suis sur le derrière... Et je reste polie ! Alors, il est comme les autres, quoi ! Le vieux loup a envie de chair fraîche. Ah ! les bonshommes ! Tiens, j'ai bien fait de rester célibataire !

FRANÇOISE - Si je le perds, je perds tout ! Mais pourquoi il me fait ça ? Pourquoi il m'abandonne ? C'est toute ma vie qui s'écroule ! Il ne m'a pas seulement trompée : il m'a assassinée ! (*Elle s'abat sur son amie.*) - Je vais en crever, tu entends ! Je vais en crever !

GINETTE - Houlà !!! Plan d'urgence !! (*Elle se lève, va vers le petit meuble bas et lui tend un verre.*) - Tiens ! Avale ça ! C'est de l'eau de vie, c'est ce qu'il faut pour quelqu'un qui est à l'article de la mort... (*Françoise fait non de la tête.*) - Avale, je te dis ! Et cul sec ! (*Françoise s'exécute.*) - Voilà... C'est

bien. Maintenant, tu mouches ton nez et tu m'écoutes. Tu vas pas te laisser démolir par ce guignol !

FRANÇOISE - Quel guignol ?

GINETTE - Ben... ton Hubert !

FRANÇOISE - ce n'est pas mon Hubert ! Il est à tout le monde, apparemment. Parce que je suis persuadée qu'elle n'est pas la seule. Je vais en voir défiler combien comme ça ? J'ai envie de l'étriper de mes mains !

GINETTE - Ah ! Enfin ! Je te retrouve !

FRANÇOISE - Quarante ans que je le supporte ! Quarante ans que je prépare ses repas, que je fais son ménage, que je supporte ses ronflements, tellement forts qu'on se croirait à Roissy un jour de trafic intensif... Quarante ans que je ris à ses jeux de mots d'une pauvreté navrante pour lui faire plaisir et il me bafoue, moi, la mère de ses enfants !

GINETTE - C'est ignoble ! C'est honteux ! *(Elle boit un verre.)*

FRANÇOISE - C'est peut-être de ma faute... Je suis presque tout le temps en train de gratouiller dans mon jardin et c'est vrai que le jogging, ça ne met pas vraiment le corps en valeur... Mais je me disais que l'important, ce ne sont pas les vêtements mais ce qu'il y a dessous... Et ce qu'il y a dessous... il se rend bien compte que ce n'est encore pas si mal que ça... Enfin, bien sûr, je n'ai plus vingt ans...

GINETTE - Tu vas pas culpabiliser, en plus ! C'est fou ! T'as pas encore compris comment ils fonctionnent, les hommes ? Quand ils sont jeunes et vigoureux, n'importe quelle fille les excite, même si elle est habillée avec un sac à patates et qu'elle ressemble à un babouin ! Au garde à vous, le Popaul ! Mais après, c'est une autre histoire. Il leur faut du décor, du mot coquin, de la tenue qui affole... Ils osent pas l'avouer à leur femme alors ils prennent une maîtresse !

FRANÇOISE - Et comme on est délaissée, on se dit qu'on n'est plus attirante... C'est normal...

GINETTE - T'as tout compris !

FRANÇOISE - De toute façon, c'est le cas... Il y a longtemps que je n'intéresse plus personne...

GINETTE - C'est ça ! Vas-y ! Rajoute une couche ! Donne le bâton pour te faire battre ! « Plus on se baisse, plus grand cul on montre ! » c'est ma mémé Sylvie qui disait ça. C'était la reine du bon sens. *(Elle ressert deux verres.)*

FRANÇOISE - Tu as raison. Je dis n'importe quoi... Il n'a aucune excuse.

GINETTE - Aucune ! T'es quelqu'un de formidable, tu fais pas ton âge, t'es gentille, attentionnée, sensible, tu penses d'abord aux autres avant de penser à toi... Il peut pas s'en tirer comme ça !

FRANÇOISE - Non. Il ne peut pas.

GINETTE - Rends-lui la monnaie de sa pièce... Montre-lui que, toi aussi, tu peux lui faire pousser des cornes !

FRANÇOISE - Mais... je n'ai pas envie de prendre un amant...

GINETTE - Fais-lui croire que tu en as un !

FRANÇOISE - Comment veux-tu que je trouve un homme qui marche dans la combine ? Et en si peu de temps...

GINETTE - Oui, ça c'est le hic... Il faudrait quelqu'un que tu connaisses déjà... Dis donc ! J'ai une idée ! Je pense à Maurice... tu sais, notre ancien collègue !

FRANÇOISE - Oui, je me rappelle, on l'appelait « le confident de ces dames ». Je n'ai jamais vu un autre homme comprendre les femmes aussi bien que lui.

GINETTE - Ça fait un moment qu'on s'est perdu de vue mais je dois avoir son adresse quelque part. Avec un peu de chance il a pas déménagé et je le trouverai dans l'annuaire.

FRANÇOISE - Je ne vais jamais oser lui demander ce genre de service.

GINETTE - Laisse. Je m'en occupe. Je suis sûre qu'il acceptera de t'aider. Il t'avait à la bonne...

FRANÇOISE - Et puis... j'ai un peu peur de me lancer dans une histoire pareille. Tu te rends compte ! Dire un mensonge aussi énorme à Hubert !

GINETTE - « Femme qui dit tout à son mari pleure plus souvent qu'elle ne rit ! », c'est toujours ma mémé Sylvie qui disait ça !

FRANÇOISE - Elle avait raison ! Cette méthode en vaut une autre et je t'avoue que je vais prendre beaucoup de plaisir à le faire enrager...

GINETTE - Tu lui dois bien ça. Après ce qu'il vient de te faire !

FRANÇOISE - Je vais lui en faire baver... Ma vengeance sera terrible... Il va faire une de ces têtes !

GINETTE - Ça lui fera les pieds !

FRANÇOISE (*elle éclate à nouveau en sanglots*) - Qu'est-ce que je suis malheureuse !!!

GINETTE - Ah non ! Tu vas pas recommencer ! Ça suffit ! Attrape ton sac et suis moi...

FRANÇOISE - Où ça ?

GINETTE - Dans une boutique où on vend le genre de fanfreluches que ton cher Hubert apprécie tant ! C'est bien rouge et noir que tu m'as dit ?

FRANÇOISE - Oui... Il paraît que c'est son vice...

GINETTE - Alors... pas d'hésitation ! Amène tes plumes !

Ginette sort. Françoise s'apprête à la suivre lorsque Marcellin revient.

FRANÇOISE - Je vais faire une course avec mon amie.

MARCELLIN - Vous restez pas trop, au moins ?

FRANÇOISE - Pourquoi ? Quelque chose te tracasse ?

MARCELLIN - C'est la dame... mademoiselle Gilberte... elle est... bizarre.

FRANÇOISE - Ah ah ah ! La cousine ! J'avais oublié qu'en plus il m'impose ce vieil épouvantail.

MARCELLIN - Chaque fois que je lui fais voir mes légumes, elle crie et elle part en courant !

FRANÇOISE - Une lubie de plus. Je vais te dire une bonne chose, mon petit Marcellin : elle n'a pas fini d'être affolée... Bon, j'y vais. A tout à l'heure.

Elle sort à son tour. Marcellin récupère deux paniers, enfle son tablier de jardin

Marcellin sort lorsque Lise arrive.

MARCELLIN - Madame Lise ! Vous revenez ?

LISE - Pour deux jours. Mon mari est parti pour son travail alors je reviens chez papa maman.

MARCELLIN - Je suis bien content. Je vais vous porter votre valise.

LISE - Tu es gentil mais elle n'est pas très lourde. Merci.

On entend une voiture s'arrêter. Lise regarde par la baie vitrée.

LISE - C'est mon frère ! Au fait, maman n'est pas là ?

MARCELLIN - Elle est partie faire une course mais elle reste pas longtemps, elle m'a dit. Bon, je vais au jardin *(Il sort.)*

Thibaud entre.

THIBAUD - Ah ! Voilà la courageuse !

LISE - Alors, quoi de neuf ?

THIBAUD - Je suis en plein boulot. Morand a la charge de l'ensemble des maisons d'un lotissement et certains de mes plans lui plaisent beaucoup !

LISE - Si un jour Julien et moi on fait construire, on compte sur toi !

THIBAUD - Et vous ne serez pas déçus ! Votre maison sera un prototype !

LISE - Je te fais confiance. A part ça, les amours vont bien ?

THIBAUD - Pas mal, merci. Tu me connais...

LISE - Pour ça, oui. Quand je pense au nombre de filles qui sont venues pleurer sur mon épaule en me demandant de te parler pour que tu ne les laisses pas tomber !

THIBAUD - Non mais ça, c'est fini. Je me suis organisé. J'ai trouvé un truc qui marche à tous les coups...

LISE - Oh oh ! Et on peut savoir lequel ?

THIBAUD - Tu ne devineras jamais.

LISE - C'est quoi ? Allez, dis-moi... allez !

THIBAUD - Je dis que je suis marié !

LISE - Non !

THIBAUD - Il y en a qui enlèvent leur alliance quand ils vont voir leur maîtresse. Moi, je fais le contraire : j'en mets une ! Tiens, regarde. *(Il sort un porte-monnaie de sa poche et exhibe une alliance.)*

LISE - C'est pas vrai !

THIBAUD - C'est imparable ! Ça fait plusieurs mois que je suis avec une fille et j'ai une paix royale.

LISE - Tu m'avais caché ça... Tu es mordu, ma parole !

THIBAUD - J'avoue que je suis bien avec elle mais de là à me caser, il y a de la marge.

LISE - Je suis sûre qu'elle doit te demander de divorcer, ça ne change pas grand chose.

THIBAUD - Si ! Parce que tu vois, ton frère est un petit génie... Je lui ai dit que j'avais été l'amant d'une femme plus âgée, follement amoureuse, que, quand elle était tombée gravement malade, elle m'avait demandé de l'épouser et que je n'avais pas eu le courage de lui refuser cette dernière joie. Donc, non seulement je suis marié mais surtout, je suis dans l'impossibilité de la quitter ! Ce serait trop cruel alors qu'elle vit ses derniers mois, peut-être !

LISE - Et... ça marche ?

THIBAUD - Ça ne marche pas, ça court ! Quand je lui ai raconté cette merveilleuse histoire, Fanfan m'a regardé...

LISE - Fanfan ?

THIBAUD - En fait, elle s'appelle Fantine mais elle trouve que ça fait trop « misérable ». Bref, elle m'a regardé avec ses grands yeux remplis de larmes et elle m'a dit « oh ! mon biquet, comme tu es délicat ! »

LISE - Et depuis tout ce temps, elle n'a jamais eu la curiosité de voir la tête qu'elle avait, cette fameuse épouse ?

THIBAUD - Oh que si ! Ça n'arrêtait pas. Alors un jour, je lui ai apporté une photo et depuis, elle me laisse tranquille.

LISE - Une photo de qui ?

THIBAUD *(toussote, gêné)* - Euh... de maman !

LISE - Oh !

Gilberte revient de sa sieste.

GILBERTE (*à Lise*) - Tiens, tu es revenue me voir.

LISE - Non... enfin, si... en fait, je vais coucher ici jusqu'à après-demain, mon mari est parti pour son travail.

GILBERTE - Ça m'aurait étonnée que ce soit pour moi...

THIBAUD - Vous avez fait une bonne sieste ?

GILBERTE - Parlons-en ! Impossible de fermer l'œil. Le lit est très inconfortable. Le polochon est trop dur et l'oreiller trop mou. Et puis, il y a l'autre, là, dans le jardin, qui fait un bruit épouvantable !

Lise et Thibaud tendent l'oreille.

LISE - Je n'entends rien... Ah, si, il y a un petit raclement... ce doit être le râteau.

GILBERTE - De ma chambre, c'est infernal !

THIBAUD (*à part, à Lise*) - Les gémissements de douleur des mauvaises herbes arrachées à la vie... c'est atroce !

GILBERTE - Je t'ai entendu ! Tu n'es qu'un impertinent !

LISE - Je vais faire du thé. Vous en voulez, cousine Gilberte ?

GILBERTE - Certainement pas ! Le thé contient de la théine qui est aussi nocive, sinon plus, que la caféine. (*Elle montre la boîte qu'elle tenait à la main.*) Moi, je bois une décoction à base d'écorce de bouleau. C'est bon pour le cœur et de plus, c'est un excellent dépuratif.

LISE - Donnez, je vais m'en occuper.

GILBERTE - Il n'en est pas question ! Je ferai ça moi-même et avec de l'eau minérale de source.

Elle part vers la cuisine.

THIBAUD - Tu es certaine de vouloir rester chez les parents ?

LISE - Je commence à comprendre maman...

THIBAUD - Dis donc... et si on allait faire un tour ?

LISE - Où ça ?

THIBAUD - Je ne sais pas, moi... Tiens, au bowling, on y trouvera sûrement des copains.

LISE - Et la cousine ?

THIBAUD - Laisse la savourer son « bouillon de culture »... Dépuratif égale laxatif. J'aime mieux ne pas être là lorsque arrivera la « grande délivrance ».

LISE - Beurk ! Tu n'as pas honte de dire des horreurs pareilles !

THIBAUD - Bon, alors, on y va ?

LISE - Oui. Attends...je laisse un mot pour maman.

Ils sortent. La cousine revient avec un plateau et trois tasses. Elle regarde partir la voiture.

GILBERTE - Ils partent sans m'avertir ! C'est mal élevés et compagnie, c'est du propre ! *(Elle regarde les tasses.)* - Occupez-vous de la santé des gens ! Ça m'apprendra à être trop bonne. *(Elle boit, tournant le dos à la baie vitrée. Marcellin arrive)*

MARCELLIN - Madame Rivet...

GILBERTE - *(elle sursaute)* - Ah !

MARCELLIN - Elle est pas revenue ? Vous êtes seule ?

GILBERTE - *(levant les yeux au plafond)* - Je ne suis jamais seule ! « IL » est là !

MARCELLIN *(regarde en l'air à son tour)* - Qui ça ? Je vois rien...

GILBERTE - Mécréant !

MARCELLIN - Vos quoi ?

Gilberte, excédée, hausse les épaules.

MARCELLIN - J'arrive pas à mettre la main sur ma binette. Vous voulez bien m'aider ?

GILBERTE - Quelle horreur !!! Sortez immédiatement !

MARCELLIN - Ben oui... mais... comment je vais faire ? J'avais envie de biner, moi...

GILBERTE - Taisez-vous ! Je ne veux rien savoir de votre vie privée ! *(Elle part en courant)*

MARCELLIN - Ça alors ! Elle a peur des outils aussi !

Il sort à son tour. On entend des portières de voiture claquer. Françoise et Ginette reviennent. Françoise porte un carton.

GINETTE - J'ai eu raison de t'emmener. Tu aurais été incapable de conduire. Regarde : tu trembles encore.

FRANÇOISE - Je n'arrive pas à croire ce qui m'arrive. *(Elle montre le carton)* - Si on m'avait dit qu'un jour je me mettrais ça sur le dos !

GINETTE - Tu vas pas te dégonfler ?

FRANÇOISE - Bien sûr que non ! Mais quand-même...

GINETTE - C'est quoi, cette valise ?

FRANÇOISE - C'est celle de Lise, je la reconnais.

GINETTE - Elle est déjà fâchée avec son mari ?

FRANÇOISE - Non, il est en séminaire. *(Elle aperçoit le mot de sa fille)* - Tiens, elle a laissé un mot... elle est partie au bowling avec son frère.

GINETTE - Regarde : elle nous a fait du thé. Ca nous fera du bien.

Elles boivent. Françoise avale en faisant la grimace. Ginette recrache tout dans une plante.

GINETTE - Pouah ! C'est quoi, cette horreur ?

FRANÇOISE - En tout cas, ce n'est pas du thé !

GINETTE - Il faut appeler le centre anti-poison !

FRANÇOISE - *(Elle examine la boîte laissée sur le plateau)* - C'est encore un coup de la cousine ! Non seulement elle avale n'importe quoi mais en plus, elle veut nous faire profiter de ses purges !

GINETTE - T'énerve pas, c'est pas le moment. Hubert va pas tarder. Je m'en vais. Ca va aller ?

FRANÇOISE - Oui, oui, ne t'inquiète pas.

GINETTE - Je m'occupe de Maurice et demain, je te l'amène.

FRANÇOISE - Merci pour ton aide.

GINETTE - Les amies, c'est fait pour ça. *(Elle sort.)*

Le téléphone sonne.

FRANÇOISE - Allô... c'est toi, Lise ? mais oui, mangez donc avec vos copains... .. allez, passez une bonne soirée... *(Elle raccroche. Elle se sert un petit verre qu'elle avale d'un trait)*

Gilberte revient de sa chambre.

GILBERTE - Ah ! Tout de même ! Vous êtes rentrée.

FRANÇOISE - Pourquoi ? J'ai raté quelque chose ?

GILBERTE - Ce garçon est un véritable obsédé !

FRANÇOISE - Qui ?

GILBERTE - Dès que je suis seule, il revient du jardin et me dit des obscénités.

FRANÇOISE - Vous n'allez pas recommencer ! Marcellin est parfaitement inoffensif !

GILBERTE - Et moi, je vous dis que non !

Hubert arrive.

GILBERTE - Ah ! Hubert ! Toi au moins, tu me croiras !

FRANÇOISE (*le regarde fixement*) - Bonsoir... BIQUET !

HUBERT - Pourquoi tu m'appelles comme ça ?..

FRANÇOISE - Ca te va bien, non ? BIQUET !

HUBERT - Quelle drôle d'idée...

GILBERTE - Est-ce que quelqu'un va m'écouter, à la fin !

FRANÇOISE (*montrant la cousine*) - Elle est toute ROUGE parce qu'elle est dans une colère NOIRE !

HUBERT - Tu es sûre que tu vas bien ?

FRANÇOISE - Mais oui, mon BIQUET.

GILBERTE - Hubert ! Il faut que je te parle !

HUBERT (*fixant à son tour sa femme*) - Plus tard, Gilberte.

GILBERTE - Ca va, j'ai compris. En tout cas, rien de ce que peut dire ce Marcellin ne me fera succomber à la tentation.

Elle sort.

HUBERT - Mais, de quoi parle t-elle ?

FRANÇOISE - Elle préférerait mourir plutôt que de goûter à un de mes légumes.

Gilberte revient.

GILBERTE - Au fait, ce soir, je mangerai mon pâté d'algues. C'est trente minutes au four thermostat 6 !

FRANÇOISE - Ah ! Voilà le secret de ce beau teint verdâtre... Hubert se fera un plaisir de vous préparer ça.

Gilberte retourne dans sa chambre, offusquée.

HUBERT - Ma chérie... Qu'est-ce qui t'arrive ?

FRANÇOISE - Mais rien ! Absolument rien ! Au fait, les enfants dînent à l'extérieur avec des amis.

HUBERT - On va être tous les deux seuls avec Gilberte ?

FRANÇOISE - Tu vas être seul avec Gilberte.

HUBERT - Tu ne manges pas avec nous ?

FRANÇOISE - Pour tout te dire, je n'ai pas faim. Il y a un truc qui ne passe pas.

HUBERT - Ah, c'est pour ça que tu n'as pas l'air d'être dans ton assiette.

FRANÇOISE - Sûrement... Je vais me coucher. Bonne soirée, BIQUET !

*Elle attrape son carton et sort en chantant « en rouge et noir... » de Jeanne Mas.
Hubert voit le verre et le renifle*

HUBERT - Mais... elle a bu !

La suite du texte est disponible chez Art & Comédie.

3 rue de Marivaux 75002 PARIS

[Email](#) | [Site](#) | tel. 01 42 96 89 42

Le principe de la protection du droit d'auteur est posé par l'article L.111-1 du code de la propriété intellectuelle (CPI) "*L'auteur d'une oeuvre de l'esprit jouit sur cette oeuvre, du seul fait de sa création d'un droit de propriété incorporelle exclusif et opposable à tous. Ce droit comporte des attributs d'ordre intellectuel et moral ainsi que des attributs d'ordre patrimonial*". L'ensemble de ces droits figure dans la première partie du code de la propriété intellectuelle qui codifie les lois du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1985.

Toute violation du droit d'auteur qui constitue un acte de contrefaçon est réalisée par la violation du droit moral de l'auteur (par exemple atteinte au droit de divulgation ou de paternité de l'auteur, atteinte au droit au respect de l'œuvre) ; la violation de ses droits patrimoniaux (reproduction et/ou représentation intégrale ou partielle de l'œuvre sans autorisation de l'auteur).

En téléchargeant le texte, vous autorisez La Theatrotheque.com à fournir à l'auteur du texte vos nom, prénom et adresse email afin qu'il puisse vous contacter en cas de besoin.

Si vous souhaitez télécharger le texte de façon anonyme, [cliquez ici](#).